



HAL
open science

Les pierres décoratives dans la construction des villes antiques et à Constantinople

Anaïs Lamesa, Annie Blanc, Philippe Blanc

► **To cite this version:**

Anaïs Lamesa, Annie Blanc, Philippe Blanc. Les pierres décoratives dans la construction des villes antiques et à Constantinople. Construire la ville histoire urbaine de la pierre à bâtir actes du 137e congrès des sociétés historiques et scientifiques "Composition(s) urbaine(s)", Tours, 23-28 avril 2012, 2014. hal-03151991

HAL Id: hal-03151991

<https://hal.science/hal-03151991>

Submitted on 20 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les pierres décoratives dans la construction des villes antiques et à Constantinople

Anaïs Lamesa

Unité d'appartenance

Annie Blanc

CNRS / université Paris I – Panthéon-Sorbonne, UMR 8589 LAMOP

Philippe Blanc

Unité d'appartenance

Résumé

Les villes antiques témoignent d'une richesse édilitaire sans précédent. Malgré de nombreux monuments encore en élévation, rares sont ceux dont les placages de marbres sont encore visible *in situ*. *A contrario*, les églises de Sainte-Sophie et du Saint-Sauveur à Constantinople témoignent d'un goût affirmé des Byzantins pour les décorations architecturales en pierres marbrières, que l'on peut encore observer aujourd'hui. Cette continuité de l'intérêt pour décorer les monuments entre les périodes antique et médiévale a souvent été mentionnée. Cependant, une rupture nette entre les deux empires doit être soulignée. Elle se traduit par la disparition de certaines roches décoratives, au profit de nouvelles. L'étude de quelques cités doit être l'occasion de mettre en avant cette rupture. L'utilisation du Grand Antique des Pyrénées au sein de ces deux monuments constantinopolitains est en cela exemplaire.

Mots clés

Grand Antique des Pyrénées, marbre, Rome, Constantinople, roches décoratives

Decorative stones in monuments of Ancient Cities and Constantinople

Abstract

Ancient cities show us an unprecedented wealth of monuments. Despite many monuments still standing, few are still their marble decoration *in situ*. In contrast, the churches of St. Sophia and St. Saviour in Constantinople show a strong taste of the Byzantines for architectural decorations in decorative stones, taste that we can observe today. This continuity between this interest to decorate monuments from ancient times and medieval times was often observed. However, a clear break between the two empires should be mentioned. It results in the loss of certain decorative rocks, in favour of new. The study of some cities should be an opportunity to highlight the break and hypothesis will be advanced to explain that. At last, use of marble so-called "Grand Antique des Pyrénées" in these two churches in Constantinople will be discussed.

Keywords

Grand Antique of Pyrénées, Marble, Roma, Constantinople, decorative stones

L'existence d'une continuité entre l'Empire romain d'Occident et l'Empire romain d'Orient est bien connue. La fin de l'Empire romain à l'ouest n'a pas initié une rupture culturelle à l'est ; Constantin Porphyrogénète, empereur byzantin du X^e siècle, désigne ses sujets comme Romains et son Empire comme l'Empire des Romains¹. Le développement du goût du marbre dès l'époque hellénistique et sa pérennisation durant l'époque byzantine en est un bon exemple².

¹ Constantin Porphyrogénète 1952, IV.2.

² Sodini 1994, p. 179.

Pourtant, l'observation des plaques et dallages en marbre met en avant une différence nette entre les roches employées à Rome et Constantinople, mais également entre l'Occident et l'Orient³. Ce constat a été souligné à de nombreuses reprises, tant par les archéologues que par les historiens d'art⁴.

D'emblée, il faut remarquer le peu de monuments encore ornés de leurs décors lithiques pour la période antique, ce qui contraste avec la richesse des décors en pierres marbrières des monuments byzantins, souvent en très bon état de conservation.

Cette conservation exceptionnelle a permis le développement de nombreuses études sur le marbre et son utilisation, notamment pour les deux monuments les mieux conservés de la ville de Constantinople – Sainte-Sophie et Saint-Sauveur-in-Chora – ; ces études se sont d'ailleurs particulièrement développées ces dernières dizaines d'années, surtout initiées par les historiens d'art⁵. Ainsi, les plaques de marbres sur les parois ou « *sectilia parietali* » de Sainte-Sophie ont été étudiées par A.G. Guildobaldi. Elle décrit les effets recherchés par ces plaques et démontre que ces plaquages pariétaux s'inscrivent dans un programme ressemblant à ceux des *opus sectile*⁶ ; elle en conclue qu'ils sont l'expression d'un nouvel esthétisme voulu par l'empereur, mais témoignant encore d'un goût à l'antique exprimé par l'abondance des formes géométriques⁷.

Aucune de ces études, cependant, ne tente de comparer le choix et la mise en œuvre des marbres entre les édifices monumentaux de cités antiques et les monuments de Constantinople principalement des nefs de Sainte-Sophie et de Saint-Sauveur-in-Chôra. De même, aucune étude ne questionne la présence de marbres que l'on pourrait qualifier de régionaux, comme la brèche dite Grand Antique des Pyrénées, utilisés dans les monuments des cités antiques et médiévales. Notre étude propose donc à la fois de réaliser une présentation de matériaux inédits sur l'étude du marbre dans les grands monuments urbains aux époques antique et médiévale tout en formulant certaines hypothèses quant à leurs emplois.

Les pierres marbrières dans quelques cités antiques.

L'Empire romain d'Occident s'étend sur le pourtour méditerranéen jusqu'à sa chute en 476. Les constructeurs romains ont laissé dans les villes où ils ont œuvré de nombreux bâtiments monumentaux ; Rome, Orange (Vaucluse), Barzan (Gironde) ou encore Ephèse (Turquie) en sont de bons exemples. Dans chacune de ces villes, des éléments constructifs ou décoratifs en pierres marbrières ont pu être observés.

La décoration d'une cité incombait à des édiles, très riches semble-t-il, que le pouvoir désignait comme évergètes. La palette des roches prestigieuses par leurs couleurs et parfois leur origine, semble leur être imposée dans le cas de grands chantiers. Des solutions intermédiaires pour abaisser le coût de la construction – dû surtout aux transports de ces marbres – étaient trouvées et expliquent leur remplacement par des produits régionaux. L'étude des marbres dans ces villes a permis de dresser une liste (tableau en annexe)⁸.

À Rome, des marbres blancs ou colorés ont été importés des nombreuses carrières situées sur le pourtour méditerranéen. Mais certaines roches, prenant le poli du marbre ont également été mises en œuvre pour décorer les monuments de la cité impériale. Ainsi des granites et des brèches également issus de carrières méditerranéennes ont été retrouvés à Ostie, le port de Rome. Ces roches, de natures différentes, ont servi à réaliser : des décors architecturaux (chapiteaux, moulures, corniches, plaques murales) ou des sarcophages pour les marbres blancs, principalement des colonnes et des éléments architecturaux pour les brèches colorées, uniquement des colonnes pour les granites.

À Orange, comme à Rome, la majorité des marbres provient de carrières méditerranéennes. Les marbres blancs ont été utilisés sous la forme de décorations architecturales comme les brèches colorées qui servent également à réaliser des colonnes ; les granites sont employés uniquement pour façonner des colonnes.

À Ephèse, les marbres importés sont associés à des marbres régionaux : le marbre de Proconnèse, extrait sur une île située en mer de Marmara et le Grec Écrit (marbre blanc ponctué de taches gris-sombre évoquant une écriture), issu de carrières dans les environs immédiats de la ville. Les autres marbres, brèches et granites colorés viennent des mêmes carrières qu'à Orange. L'emploi du Proconnèse à Ephèse se retrouve dans tous les types d'objets, qu'ils soient éléments architecturaux, colonnes ou sarcophage.

³ Ce constat a été également noté dans des études postérieures, par exemple en Palestine pour la période tardo-antique. Fischer 1998, p. 40-43.

⁴ Guildobaldi 2007 ; Greenhalgh 2009, p. 72.

⁵ Barsanti 2004, p.31 note * et 1

⁶ Guildobaldi 2007, p. 160-174.

⁷ Guildobaldi 2007, p. 171.

⁸ Cette catégorie comprend : bases, chapiteaux, corniches, architraves, plaques sculptées ou moulurées.

Enfin à Barzan, petit port de Gironde, seules les roches régionales sont employées. Il s'agit d'un marbre blanc, d'une griotte et d'une brèche jaune, tous trois extraits dans les Pyrénées. Contrairement aux autres monuments étudiés, ces pierres décoratives ne sont utilisées que dans le cadre de décors architecturaux.

Le détail de ces pierres marbrières prouve que les commanditaires ne recherchaient pas nécessairement du marbre, au sens géologique du terme. Ils souhaitaient davantage la mise en œuvre de pierres qui prenaient un poli lisse et brillant. Ces pierres marbrières, qu'elles soient blanches ou colorées, proviennent de carrières aujourd'hui bien identifiées.

Si l'on s'intéresse maintenant aux formes données à ces pierres par les Antiques, Rome devient un observatoire intéressant. Ce rôle, de la ville et de son port, s'explique par son caractère de réserve des marbres pour l'Empire romain. L'étude des blocs de marbres du port d'Ostie⁹ nommé Emporion ou *Marmorata*, qui alimentaient les chantiers romains, donne un aperçu de la variété de roches décoratives utilisées dans les villes de l'Empire et fournit un échantillonnage des formes que pouvaient prendre les pierres marbrières blanches ou colorées. Les marbres blancs présents à Rome (Carrare, Pentélique, Proconèse ...) sont utilisés à la fois pour les colonnes, les décors architecturaux et les sarcophages, le marbre dolomitique de Thasos étant plutôt réservé à la sculpture. Les marbres colorés et les brèches prennent également la forme de colonnes ou d'éléments architecturaux décoratifs. En revanche, ils ne sont pas utilisés pour les sarcophages. Enfin les granites sont eux uniquement présents sous la forme de colonnes. Le fait qu'il ne soit par débitée en dalles pourraient s'expliquer pour une raison esthétique. Il est reconnu que les Romains recherchaient à former, par les plaques de marbres disposées à livre ouvert, des dessins géométriques réalisés par les inclusions contenues dans la roche. Ces inclusions se développent en lignes droites dans le Proconèse ou ondulées dans le marbre d'Iassos. Elles forment des tapis de taches de différentes formes ou grosseurs dans la brèche de Chemtou ou dans les porphyres vert et rouge.

À Orange, le marbre venant de Grèce (Pentélique) côtoie du marbre italien (Carrare), ou situé en Turquie actuelle (Proconèse). Ces marbres forment les colonnes, les bases chapiteaux et les corniches du théâtre.

À Éphèse, les marbres grecs sont employés avec des marbres de la région comme le marbre blanc de Proconèse de l'île de Marmara ou le marbre dit « grec écrit », extrait dans les environs de la ville. Quelques sarcophages en marbre blanc fin du Pentélique, de nombreuses colonnes en granite de Troade, ou en granite d'Assouan, du cipolin vert d'Eubée et de la brèche de Synnada, éléments utilisés en particulier pour la façade de la bibliothèque de Celsius, témoignent de l'emploi de divers types de marbre dont l'importation devait être onéreuse. Le marbre de Proconèse a notamment été employé pour la sculpture, prouvant que sa qualité était reconnue dès l'époque romaine.

L'absence de roches marbrières d'origines lointaines à Barzan incite à réfléchir sur l'importation et le sens que devait revêtir la pierre mise en œuvre. Dans cette petite ville située dans l'estuaire de la Gironde, le marbre blanc des Pyrénées, les griottes des Pyrénées et la brèche jaune sont les uniques représentants du décor lithique sous la forme d'éléments de placage¹⁰. En Aquitaine, l'emploi de blocs issus des carrières du massif pyrénéen, blocs pouvant descendre le cours de la Garonne, est répandu.

L'utilisation de marbres d'origine locale comme à Éphèse ou l'importation de marbres de provenance régionale comme à Barzan démontre que les pierres décoratives ne devaient pas nécessairement provenir d'une région lointaine pour exalter la richesse de la commande, puisque leur utilisation ne semble pas diminuer le caractère prestigieux du décor.

Le choix d'importer du marbre relève d'une volonté particulière qui semble encore difficile à appréhender. Assurément, ce n'est pas une raison technique qui a présidé à ce choix. De Rome à Éphèse, des marbres réputés et luxueux ornent les monuments ; cependant, la présence de roches locales prouvent que l'approvisionnement des villes n'est pas uniquement l'apanage des grands centres marbriers.

On peut penser que le choix des roches se faisait selon des critères déterminants comme la présence de grandes voies de transports (fleuves, routes) reliant la carrière aux chantiers.

Rome, Orange ou Éphèse sont situées sur la côte méditerranéenne. L'importation de marbre en provenance d'Afrique, de Grèce, d'Italie ou encore d'Asie Mineure s'explique donc aisément. *A contrario*, la cité de Barzan, localisée en Aquitaine à l'embouchure de la Garonne, n'était pas reliée aux commerces méditerranéens. L'importation exclusive de roches extraites dans les Pyrénées peut donc s'expliquer par la présence de la Garonne qui est un fleuve navigable, temporairement aux bonnes périodes sur son cours amont.

⁹ Pensabene 1995, p. 5.

¹⁰ Blanc 2011, p. 317.

On peut donc avancer que les pierres marbrières employées en décoration dans les cités antiques proviennent majoritairement des grands centres carriers (Afrique, Italie, Grèce) ; cependant, certaines roches régionales, de qualité technique comparable, pouvaient palier un manque ou à une économie.

L'aspect que revêtaient ces pierres décoratives variait selon la technique mais également selon la richesse du commanditaire, qui pouvait se contenter de simples moulures comme à Barzan ou d'une exubérance dans le type et la forme des pierres et la fonction qu'elles occupaient comme à Éphèse ou à Orange. L'emploi excessif du marbre dans les monuments romains a d'ailleurs été dénoncé par les auteurs de l'époque¹¹

Il en ressort que la cité antique, modeste ou prospère, se devait de posséder des monuments parés de décors lithiques polis.

Les pierres marbrières dans les églises de Sainte-Sophie et de Saint-Sauveur de Constantinople

L'église de Sainte-Sophie est située actuellement dans le quartier de Sultanahmet sur la côte occidentale sud de l'actuelle Istanbul, quartier central de l'ancienne ville byzantine, l'église est à plan basilical sous coupole centrale, dotée de trois vaisseaux, elle se termine par une abside. L'actuel bâtiment résulte d'une reconstruction ordonnée par Justinien après l'incendie qui la ravagea en 532. Sainte-Sophie était l'église patriarcale et impériale, elle était reliée directement au palais de l'empereur d'où partaient certaines processions impériales. On observe un grand nombre de remploi en marbre provenant d'anciens bâtiments ; au cours du temps, elle se pare de mosaïques qui datent pour la plupart de la période médio-byzantine, visibles principalement dans l'abside centrale et le haut de la nef ou répartis en panneaux au niveau des galeries supérieures.

Sainte-Sophie est richement habillée de plaques et de dalles en marbre situées principalement dans sa nef. L'ensemble du pavement forme un tapis de dalles de couleurs et de motifs variés, les murs sont entièrement plaqués de plinthes, de corniches, de tableaux en pierres polies de provenances diverses. L'église est bien décrite dans les Chroniques, dans les *ekphraseis* ou dans des Récits¹². Deux sources sont particulièrement utiles pour étudier les marbres à Sainte-Sophie. Le premier est le poème de Paul le Siléntaire rédigé en 562 et lu lors de l'inauguration de l'église après sa seconde reconstruction par Justinien ; une partie importante est consacrée aux marbres qui parent les murs de l'église. Ce sont principalement les marbres de Thessalie (brèche antique) et de Proconnèse qui sont mentionnés dans ce texte. Pour autant, entre les vers 617 et 646, Paul liste les pierres marbrières apparaissant sur « les murs solides et le sol si vaste du temple du très Haut » avec une étonnante précision. Une métaphore filée au sujet des paysages de l'Empire lui permet de décrire les différents motifs de ces marbres. Il évoque le marbre de Karystos, d'Iasos, de Lydie, le porphyre... Le second texte est le *Récit sur la construction de Sainte-Sophie*, récit littéraire associé à d'autres notices patriographiques du IX^e siècle¹³. Écrit bien après la mort de l'empereur Justinien, le récit est une légende sur les reconstructions successives de Sainte-Sophie et a pour but de glorifier l'empereur Justinien en le comparant à David.

L'église du Saint-Sauveur est de dimensions plus petites et n'est pas une fondation impériale. Désignée souvent par l'épithète *chôra* « hors les murs », elle se situe à l'orée de la ville tardo-antique à proximité des remparts terrestres ainsi que du palais des Blachernes, elle se trouve dans l'actuel quartier de Fatih. L'histoire du Saint-Sauveur est peu connue. Le monastère est mentionné une première fois dans les sources en 612 comme un lieu d'enfermement¹⁴. Nicéphore Grégoras, auteur grec du XIV^e siècle indique que Maria Doukas (belle-mère de l'empereur byzantin Alexis Commène) ait reconstruit le bâtiment, au XI^e siècle, « depuis ses fondations ». L'église a ensuite été agrandie et décorée par un intellectuel grec Théodore Métochite, à partir de 1321 en la dotant de deux narthex et d'un *parekklesion* (chapelle annexe), mais « laisse en place le naos »¹⁵. Cependant, selon R. Ousterhout qui se base sur un poème de Métochite et sur ses propres observations, il semble que la décoration des plaques de marbre de la nef ait été réalisée au XIV^e siècle durant la deuxième phase de restauration de l'église¹⁶. Elle est à plan basilical sous coupole, il se termine par trois absides. Puis, le bâtiment a subi de nombreuses modifications et restaurations à l'époque ottomane et contemporaine, qui ne semblent pas avoir affecté les décors lithiques. Contrairement à Sainte-Sophie, le Saint-Sauveur ne fait pas l'objet de descriptions détaillées dans les sources byzantines mais les mêmes types de décors de roches décoratives, qu'à Sainte-Sophie, sont toujours en place et forment eux aussi des placages et des dalles principalement situés dans la nef.

Les types de marbres dans les deux monuments constantinopolitains sont inventoriés dans le tableau en annexe.

¹¹ Fischer 1998, p. 41.

¹² Dagron 1984, p. 191-192.

¹³ Traduction et étude du texte : Dagron 1984, p. 191-314.

¹⁴ Mango 2000, p. 20.

¹⁵ Ousterhout 1987, p. 15 ; Nicéphore Grégoras 1979, XI.13.3.

¹⁶ Ousterhout 1987, p. 41-42.

Le Proconnèse est le seul représentant des marbres blancs dans les deux monuments. Il a servi à réaliser des sarcophages, des décors architecturaux et des colonnes. Dans l'ensemble des roches colorées, le cipolin rouge d'Iassos, le cipolin vert, la brèche de Chemtou, la brèche verte de Thessalie le porphyre rouge antique, la brèche d'Aubert ont été utilisés pour les décorations architecturales ; le porphyre se retrouve sous la forme de colonnes, ainsi que le cipolin vert, la brèche verte de Thessalie.

On observe que le marbre de Proconnèse et le porphyre sont préférés pour la confection des riches sarcophages alors que très rarement la brèche verte est employée. La réalisation de sarcophage en marbre blanc semble s'inscrire dans la continuité de l'époque antique. Pour le porphyre, cela s'explique par la couleur rouge de la roche qui est le symbole des empereurs byzantins, nés dans la pourpre, portant l'épithète de Porphyrogénète.

La primauté du marbre de Proconnèse dans les deux monuments pourrait s'expliquer par la proximité des carrières, situées à environ une centaine de kilomètres de la ville de Constantinople, par voie maritime.

Comme à l'époque antique, les pierres marbrières régionales sont tout autant valorisées que les pierres venues de l'étranger. Cependant, deux observations peuvent être faites :

- contrairement à l'époque antique où le marbre blanc est principalement utilisé, à Constantinople, les bâtisseurs vont mettre en avant les veines grises parallèles du marbre de Proconnèse pour former des motifs ;
- l'absence de granite à Constantinople pourrait s'expliquer par le pillage systématique de ce matériau.

Pourtant connue pour être un « marbre » régional, et attestée à Rome pour la période antique, l'utilisation de la brèche d'Aubert soulève des interrogations quant à sa présence dans les deux monuments constantinopolitains.

Le cas particulier de la brèche d'Aubert

Ce marbre noir et blanc, connu à Rome comme le *marmor celticum*, est décrit par Paul le Siléntaire ainsi : « Et tout ce que présentent les sommets de la Gaule, couverts de glaciers : ils répandent en abondance un blanc laiteux sur l'épiderme du marbre au noir éclat, le versant çà et là, au hasard. »¹⁷. Encore en œuvre aujourd'hui, il est aisé de l'observer avec minutie. Cette brèche est composée d'éléments anguleux de plusieurs centimètres de calcaire noir, liés entre eux par une calcite blanche. La carrière du « Grand Antique » d'Aubert se situe sur la commune de Moulis, dans les Pyrénées, en Ariège, carrière peu accessible et très éloignée de la mer Méditerranée. Il est employé en grandes plaques murales disposées en livre ouvert à Saint-Sophie et en six tableaux de taille plus modeste, constitués de trois éléments parallèles, dans le chœur du Saint-Sauveur. Cette brèche a été très appréciée dans le monde méditerranéen, surtout à la période tardo-antique, comme en témoigne son utilisation dans plusieurs édifices de Philippi et de Ravenne.

Comment ce marbre a-t-il pu se retrouver mis en œuvre dans ces deux monuments à une époque tardive au VI^e siècle pour Sainte-Sophie et au XIV^e siècle pour l'église du Saint-Sauveur et sous quelle forme se présentait-il auparavant ?

Ses carrières se situent à environ 80 km au sud de Toulouse, sur un affluent de la Garonne. L'accès à la mer Méditerranée par voie fluviale paraît particulièrement complexe dû à la présence du seuil de Naurouze entre Toulouse et Carcassonne¹⁸.

Il aurait pu être amené par terre jusqu'à la Méditerranée. Il est connu que Justinien a établi des contacts avec l'Espagne et le sud de la France¹⁹. Cependant, il est difficile de penser que ce marbre ait pu être importé directement des carrières pyrénéennes à l'époque médiévale.

Une hypothèse pourrait être son importation *via* Rome, puisque le marbre y est attesté. Pour autant, faut-il penser que Justinien se soit servi dans cette réserve ? Cependant, ce marbre est absent de la *Marmorata*. Le *Récit* sur la construction de Sainte-Sophie témoigne d'un effort commun pour collecter les objets en marbres, issus de monuments antiques. On peut, cependant, émettre une réserve quant à la véracité du témoignage tardif de ce texte. Pourtant, il a été trouvé à Rome sous la forme d'éléments décoratifs en Grand Antique uniquement en réemploi notamment dans les églises médiévales et L. Lazzarini assure de son utilisation dès le IV^e siècle²⁰ ; Les plaques de Sainte-Sophie qui mesurent environ un mètre de haut, seraient alors des *spolia*. Cette première hypothèse ne peut être écartée.

¹⁷ Paul le Siléntaire 1997, 1.637-639.

¹⁸ Braemer 2004, p. 101.

¹⁹ Pieri 2005, p. 149.

²⁰ Lazzarini 2004, p. 99.

Une autre hypothèse pourrait être la récupération de grand Antique dans des éléments antiques à Constantinople même. R. Ousterhout, dans son étude des placages du naos du Saint-Sauveur, signale que les plaques proviendraient d'un débitage. Cette idée peut être confirmée par la disposition de ces plaques en livre ouvert, à Sainte-Sophie. Les motifs formés par les veines du marbre se répondent les uns aux autres, témoignant d'un débitage de colonnes, au vu de la morphologie des plaques particulièrement fines. Chaque binôme de plaques provient de la même source.

Le débitage de colonnes d'anciens monuments pour réaliser des plaques est une pratique bien connue, on la retrouve en Occident comme en Orient, notamment à Rome dans les églises. L'utilisation de *spolia* au sein de bâtiments byzantins est courant. Enfin, rappelons que le dallage de Sainte-Sophie est moucheté d'éléments sculptés provenant de monuments plus anciens.

Il est vraisemblable que les colonnes utilisées à Sainte-Sophie aient été de grande taille et aient pu provenir directement d'un monument antique. *A contrario*, les proportions des panneaux au Saint-Sauveur semblent indiquer qu'il s'agisse d'un débitage de colonnettes.

Les pierres décoratives dans les cités

La variété de roches décoratives dans les villes antiques peut s'expliquer par des politiques édilitaires spécifiques. Rome, Constantinople ou Ephèse sont les façades des Empires romain et byzantin, leurs monuments devaient symboliser la puissance et la richesse du pouvoir en place. En Gaule, l'importation du marbre pour construire les villes à l'aide de roches décoratives est effectuée évidemment en référence à la glorieuse Rome. On copie pour reproduire, le marbre devient le symbole de la grandeur et enrichit l'édifice, où certains éléments importés sont mis en œuvre, dans la continuité et le faste romain. Enfin le texte de Paul le Siléntaire témoigne de l'utilisation de la roche pour rappeler la glorieuse origine de l'Empire byzantin et affirme sa continuité avec le défunt Empire romain²¹. La référence à Homère est d'ailleurs explicite, le poète ancre sa description dans une pensée antique²². Il est tentant de percevoir le marbre comme la traduction d'une unité décorative et d'une continuité entre les Romains et les Byzantins ; l'empire byzantin voulant réaliser ses monuments « à la manière de ». Cette volonté de construire des monuments en marbre ou de décorer de marbre à l'époque byzantine explique l'utilisation de *spolia* dès le VI^e siècle²³.

De même, l'esthétique liée à l'emploi de ces roches est prégnante durant les deux périodes. On sait par les textes que les Romains appréciaient le marbre pour ses qualités esthétiques et lui conféraient une certaine symbolique, chaque variété évoquant la mer (cipolin vert de Karistos), l'ivoire (jaune de Numidie, Chemtou), la verte prairie fleurie (porphyre vert de Laconie), etc...²⁴. Cette symbolique est à rapprocher du paysage idéal. Symbolique que l'on retrouve également à Constantinople dans les poèmes de Paul le Siléntaire « *marbre est organisée comme une prairie [...] où les flocons pourpres et blancs lancent des éclairs délicats* »²⁵.

La nature translucide de la roche permet de jouer avec les effets lumineux. Les motifs qui se dessinent sur une plaque de marbre sont plus appréciés et plus prestigieux que les décors peints, preuve est faite à Pompéi où les privés ornaient les parois de panneaux imitant des plaques de marbre. La même chose peut être constatée dans l'empire byzantin. À Sainte-Sophie et à Saint-Sauveur, la disposition recherchée des plaques, entourées d'un cadre de baguettes en marbre, ordonnancées en lambris et panneaux, se répètent avec une subtile symétrie. Cette préférence pour les décors ornementaux en marbre est perpétuée durant la période médiévale ; en Cappadoce, certaines églises sont décorées de panneaux peints représentant des plaques de marbre.

Pour autant, un changement notable dans le choix des variétés de marbres par rapport à l'époque romaine procède d'un changement de pensée. Le rose de Chios et la brèche africaine (brèche calcaire à fond gris et éléments de couleurs variées) des carrières de Siğacık sont abondamment employés dans les cités antiques, ce qui n'est plus le cas à Constantinople. Pourtant, ces deux marbres proviennent de carrières de bord de mer à peu de distance de la Capitale byzantine, témoignant ainsi d'une évolution esthétique entre Rome et Constantinople ; de même, dans l'empire byzantin, on observe un changement de la variété de Proconnèse employée dans les monuments, les veines grises parallèles du marbre étant recherchées pour former des motifs.

Ceci peut s'expliquer pour deux raisons :

- la symbolique impériale privilégie le porphyre rouge ; (déjà dit)

²¹ Sujet de l'article de Guidobaldi 2007.

²² Paul le Siléntaire, l.617 ; Fayant 2008, p. 275.

²³ Sodini 1994, p. 180.

²⁴ Bedon 2004, p. 377-378.

²⁵ Paul le Siléntaire, l.617-625.

- le choix du « Proconnèse » s'explique car les carrières sont plus proches de la Capitale byzantine.

Si nous reprenons l'exemple de « Grand Antique » des Pyrénées, on observe que cette brèche a été particulièrement appréciée dans les monuments chrétiens, fort loin de sa source de production ; outre la Sainte-Sophie et le Saint-Sauveur, on retrouve plusieurs colonnes à la basilique byzantine de Philippi (Grèce), sur le Mont Nébo (Jordanie), à la basilique mérovingienne de Lutèce et à Ravenne (Saint-Apollinaire-in-Classe).

Conclusions

L'étude des roches décoratives dans les cités romaines et byzantines montre à la fois une volonté des bâtisseurs de conserver une continuité entre les deux Empires, mais également elle met en exergue une rupture dans le type de roches employé. L'emploi des pierres marbrières est pragmatique – emploi de marbres déjà mis en œuvre – et symbolique dans les deux périodes. Cependant, la brèche dite grand antique des Pyrénées et le marbre veiné de Proconnèse est privilégié à l'époque médiévale par rapport à celui de Grèce, blanc pur. La brèche africaine et le rose de Chios sont abandonnés. Le porphyre rouge est utilisé en grande quantité ainsi que le cipolin rouge d'Iassos.

On peut expliquer économiquement l'emploi des mêmes sources de productions, puisqu'on utilise les centres marbriers déjà en exploitation. Par contre de manière logique, l'abandon ou la perte d'un site au profit d'un autre aboutit à un déplacement de l'approvisionnement des villes.

Grâce à la conservation des décors des églises de Constantinople, on peut tenter de restituer l'agencement du décor des cités antiques, dont les éléments trouvés en fouille en sont des témoins fragmentaires.

Par cette démonstration, nous avons tenté de réévaluer l'importance du marbre pour construire la ville entre l'époque antique et médiévale.

Références bibliographiques

Barsanti C. 2004, « Aspetti e problemi della scultura di età giustiniana : le lastre in opera nelle gallerie della santa sofia di Costantinopoli », dans Creazzi T. et Strano G. (dir.), Atti del VI Congresso nazionale dell'associazione italiana di studi bizantini, Naples, Facoltà di lettere e filosofia università di Catania, p. 31-50.

Bedon R. 2004, « Les roches décoratives chez les poètes latins », dans Chardron-Picault P., Lorenz J., Rat P., Sauron G. (dir.), Les roches décoratives dans l'architecture antique et du Haut Moyen Âge, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (Archéologie et Histoire de l'art 16), Paris, p. 369-386.

Blanc A. 1993, « Les marbres et roches ornementales dans les monuments français », dans Lorenz J. (dir.), Carrières et Constructions en France et dans les pays limitrophe II, Paris, édition du CTHS (Acte du CTHS 9), p. 179-192.

Blanc A. et Blanc P. 2011, « Les roches décoratives », dans Alain Bouet (dir.), Barzan III, un secteur d'habitation dans le quartier du sanctuaire du moulin du Fâ à Barzan, Edition de la Fédération Aquitania, supplément 27, Bordeaux, p. 309-318.

Braemer F. 2004, « Le rôle des pierres précieuses et nobles dans l'ornementation dans l'Antiquité et le Haut Moyen Âge », dans Chardron-Picault P., Lorenz J., Rat P. et Sauron G. (dir.), Les roches décoratives dans l'architecture antique et du Haut Moyen Âge, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (Archéologie et Histoire de l'art 16), Paris, p. 89-120.

Constantin Porphyrogénète 1952, *Constantino Porfirogenito De Thematibus*, A. Pertusi (éd. et commentaire), Cité du Vatican, Biblioteca apostolica vaticana (Studi e testi 160), 210 p.

Dagron G. 1984, *Constantinople imaginaire. Études sur le recueil des « Patria »*, Paris, Presses universitaires de France (Bibliothèque byzantine. Étude 8), 358 p.

- Fayant M.-C. 2008, « Le création lexicale dans la description de Sainte-Sophie de Paul le Siléntiaire », dans Auger D. et Wolff E. (dir.), *Culture classique et christianisme. Mélanges offerts à Jean Bouffartigue*, Paris, Picard édition (Textes, histoire et monuments de l'Antiquité et du Moyen âge 8), p. 275-283.
- Fischer M. L. 1998, *Marble Studies. Roman Palestine and the Marble Trade*, Konstanz, UVK Geschichte (Xenia 40), 323 p.
- Greenhalgh M. 2009, *Marble Past, Monumental Present. Building with Antiquities in the Mediaeval Mediterranean*, Leiden, Brill (the medieval Mediterranean 80), 634 p.
- Guillobaldi A. G. 2007, « I armi di Giustiniano : sectilia parietali nella Sant Sofoa di Costantinopoli », dans Quintavalle (dir.), *Medievo mediterraneo : l'Occidente, Bisanzio e l'Islam*, Milano, Electra (I convegni di Parma 7), p. 160-174.
- Lazzarini L. 2004, *Pietre e marmi antichi. Natura, caratterizzazione, origine, storia d'uso, diffusione, collezionismo*, Padoue, CEDAM, 194 p.
- Mango C. 2000, *Chora. The Scroll of Heaven*, Istanbul, Ertuğ et Kocabıyık édition, 265 p.
- Nicephore Gregoras 1979, *Rhomäische Geschichte 9.2*, J.-L. van Dieten (trad.), Stuttgart, Anton Hiersemann (Bibliothek der griechischen Literatur 8), 1979, 441 p.
- Ousterhout R. G. 1982, *The Architecture of the Kariye Camii in Istanbul*, Washington D.C., Dumbarton Oaks Research library and collection (Dumbarton Oaks Studies 25), 274 p.
- Pieri D. 2005, *Le commerce du vin oriental à l'époque byzantine (V^e-VII^e siècles) : le témoignage des amphores en Gaule*, Beyrouth, Institut français du Proche-Orient (Bibliothèque archéologique et historique 174), 329 p.
- Pensabene P. 1995, *Le vie del Marmo, Itinerari Ostiensi, Ministero per i Beni ulturali e Ambientali*, Rome, Soprintendenza Archeologica de Ostia, 429 p.
- Sodini J.-P. 1995, « La sculpture médio-byzantine : le marbre en ersatz et tel qu'en lui-même », dans Mango C. et Dagron G. (dir.), *Constantinople and its hinterland*, Adelshot, Adelshot : Variorum (Society for the Promotion of Byzantine studies 3), p. 289-311.
- Sodini J. P. 1994, « Le goût du marbre à Byzance : sa signification pour les Byzantins et les non-Byzantins », *Etudes Balkaniques Cahiers Pierre Belon I*, 1994, p. 177-201.
- Paul Le Siléntiaire 1997, *Description de Sainte-Sophie de Constantinople*, Fayant M.-C. et Chuvin P., Die, A. Die, 167 p.